DG
989
.R7

Class DG 990
Book .R7

YUDIN COLLECTION

590
1063

MÉMOIRE

SUR LA TOPOGRAPHIE

PHYSIQUE ET MÉDICALE

DE MALTE.

MÉMOIRE

SUR LA TOPOGRAPHIE

PHYSIQUE ET MÉDICALE

DE MALTE,

Suivi de l'histoire des maladies qui ont régné dans cette ville parmi les troupes françaises, sur la fin de l'an 6, et pendant les années 7 et 8.

PAR LE CITOYEN ROBERT,
Médecin en chef des hôpitaux militaires de Malte.

Fas mihi visa referre.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ,
AU PALAIS DES SCIENCES ET ARTS.

AN XI. (1802.)

DG989
.A7

104837
'08

Yudin

MÉMOIRE

SUR

LA TOPOGRAPHIE PHYSIQUE ET MÉDICALE DE MALTE,

Suivi de l'histoire des maladies qui ont régné dans cette ville parmi les troupes françaises, sur la fin de l'an 6, *et pendant les années* 7 *et* 8.

PAR LE CITOYEN ROBERT, médecin en chef des hôpitaux militaires de Malte (1).

PRÉAMBULE.

LE 30 floréal de l'an 6, à quatre heures du soir, l'escadre et le convoi qui transportoient l'armée de la Méditerranée partirent du port de Toulon avec un vent grand frais de nord-ouest.

(1) Nous avons cru que l'on ne trouveroit point ce mémoire, adressé au citoyen Desgenettes, déplacé dans la collection de ceux qui appartiennent à l'expédition d'Égypte, puisque l'occupation de Malte en fut la premiere opération ; mais la copie

Il y avoit plus de deux cents voiles portant environ vingt-quatre mille hommes.

Pendant vingt-cinq jours que dura la traversée de Toulon à Malte, malgré l'excessif encombrement des vaisseaux, il n'y eut pour ainsi dire pas de malades: cela doit s'attribuer aux causes suivantes. Sans parler de la gaieté et du contentement du soldat, il fut bien nourri: les vents salutaires de nord et de nord-ouest dominerent, et le ciel fut presque continuellement beau et serein; d'ailleurs les troupes, tirées la plupart de l'armée d'Italie, étoient accoutumées aux fatigues les plus pénibles de la guerre.

La flotte, arrivée devant le port de Malte, y trouva environ soixante-six bâtiments, qui, sortis de celui de *Civita Vecchia,* transportoient la division du général Desaix. Après la reddition de cette ville elle entra dans les différents ports, où elle resta huit jours à faire de l'eau et des vivres.

A son départ elle laissa environ six mille hommes pour former la garnison de l'isle; de plus un grand nombre de vénériens, qui s'étoient par zele soustraits à la visite ordonnée à Toulon, et cent cinquante fiévreux entrerent à l'hôpital civil. On

ne lui en ayant été remise qu'après l'impression de la premiere partie des Mémoires sur l'Égypte, il l'a fait mettre à la fin du IV^me^. volume. L'auteur avoit placé à la suite de son mémoire les cartes de l'isle et le plan de l'hôpital; on ne les a point fait graver pour ne pas augmenter le prix de l'ouvrage.

désigna des officiers de santé français pour les y traiter. Peu de temps après on établit un hôpital militaire. Ayant exercé, d'après les ordres du citoyen Desgenette, médecin en chef de l'expédition, les fonctions de médecin en chef des hôpitaux pendant le séjour des Français à Malte, c'est-à-dire du 26 prairial an 6 au 28 fructidor an 8, j'ai pensé qu'il pourroit être utile à la médecine, et peut-être agréable à quelques savants de rendre publique l'histoire des maladies qui y ont régné, et faire connoître les traitements qu'on leur a opposés avec le plus de succès. Je fais précéder la topographie physique et médicale de cette ville et de son hôpital.

Lorsqu'un médecin arrive dans un pays qui lui est inconnu, dit Hippocrate, s'il veut exercer avec succès l'art de guérir, il faut qu'il fasse attention à sa situation, au sol, à la nature des eaux; et, avant de décrire les maladies, sur-tout les épidémiques, il faut qu'il connoisse la nature des vents, et l'empire qu'ils ont sur l'économie animale : « Quicumque artem medicam assequi velit, pri-« mum quidem temporum, anni, rationem habere « debet, quantum potentia quodlibet eorum va-« leat, non enim simile quidpiam in illis existit, « verum differunt invicem propter varias quæ in « eis fiunt mutationes. »

Personne n'ignore la nécessité de faire marcher les observations météorologiques avec les médi-

cales; mais ne pouvant consulter qu'une fois par jour le thermometre de la bibliotheque publique, le seul instrument propre à mesurer les variétés de l'atmosphere qui fût à ma disposition, elles sont imparfaites. Je les décris par trimestre pour les années 6 et 7, et par semestre pour l'an 8: elles sont suivies immédiatement de la description des maladies qui ont régné pendant ce temps, des cas les plus rares, de l'ouverture des cadavres, et de réflexions sur la constitution épidémique. Pour ne pas tomber dans des répétitions, vu l'uniformité des maladies et des saisons, j'ai cru devoir adopter cette marche.

Ce mémoire sera terminé par le tableau général du mouvement des fiévreux, avec une récapitulation des sortants et des morts. Pour faciliter la lecture de la description de la ville et de l'hôpital, j'y ai joint des cartes figurées. Si tout ce qu'il renferme n'offre rien de nouveau à l'art de guérir, du moins mes observations serviront à confirmer celles déja faites sur les mêmes matieres.

Dans la description des maladies j'ai suivi à la lettre ce précepte connu de Baglivi : « Historia « morborum, *dit-il*, tota quanta est, pendet a se- « dula et patienti descriptione eorum, quæ medicus « observator de morborum invasione, progressu, « et exitu, adnotavit, et eadem qua observavit sim- « plicitate chartis exposuerit, nihil addendo de « suis, nihil de librorum, aliarumque scientia-

« rum præscriptis » (Baglivi, *Prax. Med.* p. 31).

C'est dans les troubles d'un siege et d'un blocus que j'ai rédigé ces observations; je peux donc espérer qu'on me pardonnera les imperfections et les lacunes qu'on pourra y appercevoir. Du reste j'ai été plus attentif et plus jaloux de satisfaire aux devoirs de l'observateur, qu'ambitieux de montrer les talents d'un écrivain.

PREMIERE PARTIE.

TOPOGRAPHIE DE MALTE.

« Le climat forme la figure, la couleur, le tempé-
« rament, et les mœurs des nations ». POLYBE.

SECTION PREMIERE.

Description de l'isle et de la ville de Malte.

AVANT de décrire l'isle de Malte il seroit peut-être convenable de prémettre quelques réflexions sur les différents peuples qui successivement l'ont habitée, et sur l'origine du peuple maltais; mais je laisse ce soin à l'histoire.

Cette isle est située au milieu de la Méditerranée, entre la Barbarie et la Sicile, à 35° 30′ de latitude, et à 32° 30′ de longitude.

C'est un rocher calcaire, ainsi que plusieurs

voyageurs l'ont dit, qui ne produit d'intéressant pour l'histoire naturelle que quelques fossiles; c'est un composé de vallons, de gorges, et de collines: sa figure est irréguliere; elle peut être représentée comme un plan incliné du sud-ouest au nord-est, de maniere que les bancs calcaires à-peu-près paralleles, dont elle est entièrement composée, s'élevent dans la partie du sud-est et sud, où ils forment des escarpements de près de deux cents toises d'élévation au-dessus du niveau de la mer. Une chaîne de montagnes peu élevée la partage par le milieu du sud-est au nord-ouest, de manière que de la ville on n'apperçoit presque que la moitié de l'isle, ou plutôt de la campagne.

L'isle de Malte a sept lieues de long, trois de large, et vingt-une de circuit.

La ville est située au nord-est de l'isle, au bord de la mer: elle est divisée en cité de l'est et en cité de l'ouest. La cité de l'ouest s'appelle cité *Valette*, du nom de son fondateur; elle est au milieu de deux grands ports, et forme une presqu'isle: au sud-est se trouve le grand port, et au nord-ouest celui de *Marsamuchet*. La cité de l'est est divisée en deux portions paralleles; l'une s'appelle *Burmola*, et l'autre l'*Isola;* l'une et l'autre sont au milieu de deux vastes ports qui sont contigus au grand, qu'ils coupent perpendiculairement. Ces ports sont creusés par les mains de la nature, et si beaux que l'art ne pourroit les embellir: ils sont

un asyle sûr pour les bâtiments qui naviguent dans la Méditerranée.

La cité Valette présente en tous sens une surface composée de différents plans inclinés ; elle est irréguliere et inégale. Il est étonnant que l'art en ait fait une ville aussi jolie. Les maisons sont peu élevées ; elles ont toutes un ou plusieurs balcons, et une terrasse sur laquelle on peut se promener ; les appartements sont vastes, bien percés, commodes, et les plafonds sont très élevés ; les rues sont larges, pavées en pierres plates et carrées ; on a ménagé sur les côtés de superbes trottoirs : il n'y a pas de boue même en hiver, on y a toujours les pieds secs. Les plus belles, les plus grandes et les plus larges sont au nombre de quatre : elles s'étendent parallèlement du nord-est au sud-ouest. Sous chaque rue on a pratiqué des canaux qui conduisent les immondices dans la mer, et un canal spécial pour conduire dans chaque maison les eaux, qui sont amenées de la campagne au moyen d'un aqueduc qui mérite l'attention des voyageurs. C'est une des villes les plus fortes du monde : elle est bâtie sur un rocher très élevé, fortifiée par la nature, et l'art n'a fait que l'embellir ; les fossés sont extrêmement larges, et ont été creusés dans le roc. Elle n'est point cachée ni enterrée dans ses fortifications comme la plupart des villes de guerre ; les maisons sont à découvert, et l'air partout circule librement ; en se promenant sur les

remparts on jouit du plaisir de voir et la mer et la campagne.

Les ouvrages avancés du côté de la campagne renferment la *Florianne:* on pourroit appeler cette petite ville les faubourgs de Malte : les rues sont bien percées, et elle est très salubre.

La cité de l'est n'est qu'un plan très incliné de l'est à l'ouest : elle est bien éloignée de jouir de la même salubrité que celle de l'ouest; les maisons sont plus cachées par les remparts; les rues sont étroites, mal pavées, et peu percées; de plus elle ne jouit pas de l'avantage d'avoir des fontaines, elle n'a que de l'eau de citerne.

Dans l'intérieur de Malte, principalement à la Florianne et à la partie de l'est, se trouve un grand nombre de jardins : sans parler de l'agrément qu'ils procurent, ils sont très avantageux pour la salubrité de l'air.

De la terre et de ses productions.

La plus grande partie de la campagne est implantée de coton; des murs à hauteur d'homme et peu distants les uns des autres le garantissent des pluies et des vents : elle ne produit du blé pour nourrir les habitants que pendant trois mois; mais il y a à la cité Valette un établissement, dit université, sur lequel repose la fortune des citoyens, où ils sont forcés d'en acheter. Le blé apporté de

l'étranger est enfoui dans des fosses taillées dans le roc en forme de cônes tronqués, et fermées hermétiquement, où il peut se conserver plusieurs années: il y en a ordinairement un approvisionnement d'un an pour toute l'isle.

La terre, apportée pour la plus grande partie de la Sicile, est très fertile pendant le printemps et l'automne; mais pendant l'été elle devient seche, aride, et est frappée de stérilité. Les Français durant le blocus ont montré aux naturels du pays ce que l'on pouvoit retirer d'une pareille terre avec un travail opiniâtre. En forçant la nature par leur industrie, ils ont, dans les plus grandes chaleurs de l'été, recueilli toutes especes de légumes et de végétaux. En arrosant souvent de mauvais jardins artificiels, ils ont prouvé qu'une brillante végétation est le produit de la chaleur et de l'humidité bien combinées.

Ces jardins produisent les mêmes fruits, les mêmes végétaux et légumes que ceux de la campagne; on y trouve en abondance des chou-fleurs, des melons d'eau; il y a toutes especes de raisins, mais en trop petite quantité pour en faire du vin.

Les arbres les plus communs sont l'oranger, le citronnier, le figuier, le grenadier, le pêcher, et l'abricotier; on y remarque quelques poiriers, pommiers, cerisiers, et noyers. Les fruits de tous ces arbres sont de la meilleure qualité. Il y a aussi, principalement dans la *Cotonnere*, quelques ter-

rains ensemencés de froment, d'orge, ou de coton.

Malte est la ville où l'on pourroit créer le plus beau jardin de plantes pour l'usage de la médecine ; on pourroit y naturaliser toutes celles qui viennent dans les quatre parties du monde : on en conçoit aisément la raison. Ce seroit à un botaniste habile à l'établir de maniere à exposer à la grande chaleur et à toute l'ardeur du soleil celles qui croissent sous la ligne, et à en garantir celles des pays les plus froids.

Dans son enceinte croissent la plus grande partie de celles usitées en médecine : on y trouve entre autres l'oignon de scille, et le *fungus melitensis*, dont l'efficacité est si vantée dans les hémorragies.

Dans cette ville les animaux les plus communs sont les cochons ; on en voit dans les rues autant que de chiens : de là ce proverbe italien, *Al mezzo del giorno non si vede nelle strade che Francesi, cani, o porci:* A midi on ne voit dans les rues que des Français, des chiens, ou des cochons. Cette maniere d'élever ces animaux est très économique, et en rend la chair meilleure : il seroit à desirer qu'elle fût adoptée parmi nous. Les chevaux y sont rares ; pour les travaux on se sert de mulets ; les ânes y sont communs, et d'une qualité et grosseur extraordinaires ; il y a beaucoup de chevres et peu de vaches ; le bœuf y est apporté de la Barbarie, ou de la Sicile ; on l'engraisse avec de la graine de coton, ce qui rend sa chair délicieuse ; la volaille,

principalement les poules et les pigeons, y sont en abondance; le gibier y est exquis et commun, sur-tout au moment de la passe; les lapins y sont très multipliés. Les ports et la mer fournissent à Malte une quantité prodigieuse de poissons: les insectes y sont nombreux; les fourmis et les *moschetti* inquietent infiniment; on a de la peine à s'en garantir pendant l'été: on remarque une infinité de lézards qui ne sont point malfaisants; les animaux venimeux, comme le serpent, y sont rares.

SECTION II.

Influence des causes physiques, générales, et communes, sur la santé.

DE L'AIR.

Personne n'ignore l'empire qu'a l'air sur les animaux; il est l'auteur de la vie, de la santé, ou des maladies, selon les qualités qu'il possede. A Malte ses qualités varient selon que les vents sont dans l'un ou dans l'autre point de la boussole; souvent ils la parcourent plusieurs fois par jour: alors il y a autant de températures différentes. Les vents du côté du nord sont toujours froids; ceux du côté du midi sont toujours chauds: une remarque assez singuliere, c'est que le vent du nord ou nord-ouest, ayant régné pendant le jour, diminue d'intensité

à l'approche de la nuit; au lieu que celui du midi, ayant régné, augmente sensiblement. Les vents du nord-ouest sont les plus froids et les plus purs, parcequ'ils traversent un long espace de mer; ceux de l'ouest sont moins froids et moins purs, parcequ'ils touchent un peu la côte d'Afrique. Le vent du nord est assez pur, parcequ'il traverse l'Italie et la Sicile, où la végétation est abondante; celui du nord-est et de l'est est pur, parcequ'il traverse un espace assez considérable de mer. Le vent du sud et sud-est est le plus mauvais et le moins pur, parcequ'il passe sur le continent de l'Afrique, et que le canal qui sépare de Malte ce pays brûlant et aride est trop étroit pour qu'il ait pu s'épurer dans son trajet. Ainsi on ne reçoit à Malte l'air vicié que d'un seul côté, et celui qui vient des autres points est très pur.

PRINTEMPS.

Les quatre saisons y sont régulieres et très bien marquées. Le printemps est beau; on jouit d'un air doux et tempéré: le thermometre ordinairement reste entre le douzieme et le quinzieme degré: le ciel commence dans le mois de germinal à devenir clair et serein; les nuages se dissipent, et on voit rarement tomber de la pluie: les vents sont la plupart du temps dans la partie du nord; mais ils commencent à foiblir et à passer de

temps en temps à l'est : la mer devient calme ; les nuits sont belles, mais encore fraîches : il y a quelques brises de mer et vents de terre qui, les uns le matin, et les autres le soir, pendant cette saison, ainsi que pendant les deux suivantes, rafraîchissent l'atmosphere.

ÉTÉ.

Dans les premiers jours de messidor les chaleurs sont déja fortes, et elles vont toujours en augmentant dans cette saison : le thermometre reste entre le quinze et vingt-cinquieme degré ; quelquefois il va au vingt-huitieme, mais il ne le passe pas : les vents sont presque insensibles, et la plupart du temps dans la partie de l'est ; la mer est calme. Alors il n'y a pas de pays où le ciel soit plus beau, où les étoiles soient plus brillantes ; pendant toute cette saison on ne voit aucun nuage dans l'atmosphere, soit le jour, soit la nuit.

AUTOMNE.

Dès que le mois de vendémiaire arrive, le ciel commence à se couvrir de nuages ; le soir l'atmosphere se charge d'électricité ; on voit de nombreux éclairs, on entend de violents coups de tonnerre, et quelquefois on ressent de légers trem-

blements de terre : les vents soufflent dans la partie du sud et sud-est; ils sont presque insensibles : ils nous apportent avec de l'humidité une chaleur excessive et insupportable; on est accablé par cette chaleur; le physique et le moral sont dans l'apathie et l'inertie la plus grande; toutes les fonctions sont en souffrance ; on n'est capable d'aucun travail ni application : heureusement que ces vents ne durent que trois ou quatre jours, et qu'ils sont remplacés par celui d'est, qui apporte avec lui de la fraîcheur. On éprouve l'influence du vent de sud-est dans les opérations chimiques; les artisans même, comme les forgerons, les menuisiers, les boulangers, en connoissent les mauvais effets. Les médecins observent de grands changements dans les maladies. Je m'en suis convaincu moi-même plus d'une fois. Les Italiens nomment ce vent *sciroco*. Le savant Dolomieu s'est assuré par lui-même des faits que je viens de citer; il a aussi analysé scrupuleusement l'air de Malte, et il s'est convaincu qu'il n'y a pas de pays où l'air éprouve journellement des changements aussi subits, même quant à sa pureté.

HIVER.

A l'approche de nivose le ciel est couvert de nuages jusqu'à la fin de ventose, et les pluies sont très abondantes. Le thermometre dans cette

saison reste entre le septieme et le dixieme degré au-dessus du point de congélation ; rarement il descend plus bas ; jamais il n'arrive à zéro. La mer est toujours agitée ; les vents viennent du nord, ou nord-ouest, ou ouest, ou nord-est ; ils sont très forts, et presque toujours *grand-frais*. Malgré que le thermometre pendant cette saison ne descende jamais plus bas qu'au septieme degré au-dessus de zéro, qu'il ne monte presque jamais au-dessus du vingt-huitieme pendant l'été, le froid de l'hiver est très sensible, et la chaleur de l'été est insupportable et excessive. Je n'ai pas éprouvé sur les bords du Rhin pendant la rigueur de l'hiver un froid aussi piquant que celui que j'éprouvai à Malte dans l'hiver de l'an 7, quoique le thermometre ne descendît pas plus bas qu'au septieme degré au-dessus de zéro : dans le moment que regne le *sciroco*, on éprouve une chaleur étouffante, comme je l'ai déja dit, quoique souvent le thermometre ne marque pas le même degré que la veille, où l'on en ressentoit une très supportable.

Quelle est la cause de cette différence entre la chaleur et le froid réel, et la chaleur et le froid sensible? Dolomieu la trouve dans la pureté des vents de la partie du nord, et dans l'impureté de ceux du midi, ou plutôt du sud-est ; en outre la transition subite du chaud au froid le rend plus sensible ; les pores ouverts par les chaleurs de

l'été, qui sont fort longues, font paroître les froids de l'hiver plus sensibles.

A Malte il fait d'autant plus chaud que la chaleur se concentre considérablement, et qu'il n'y a aucune évaporation. Dans la campagne il n'y a que des tas de pierres, qui conservent davantage la chaleur; ces pierres, de couleur blanche, réfléchissent extrêmement la chaleur et la lumiere. Si l'isle de Malte n'étoit pas aussi petite qu'elle l'est, qu'elle ne reçût pas les brises de mer, la chaleur y seroit insupportable. Il fait bien plus chaud dans l'intérieur de la campagne qu'à Malte; il y a quelques gorges à l'abri des vents du nord où la chaleur concentrée est excessive.

Des eaux.

L'eau n'a guere moins d'influence que l'air sur la conservation de la santé, et la production des maladies. Celle de Malte jouit de la plus grande réputation: les marins qui naviguent dans la Méditerranée savent l'apprécier; ils ne manquent pas d'en faire leurs provisions: elle se conserve pure et sans altération pendant très long-temps. Pendant notre navigation de Malte à Marseille nous avons pu l'apprécier, et en faire la différence avec celle des ports de France, par exemple de Toulon, que nous avions prise pour venir à Malte; celle-ci dans peu de jours fut corrompue, et celle

de Malte un mois après étoit encore de bonne qualité.

L'eau dont on fait usage dans la cité de l'ouest ou cité Valette est une eau de fontaine, apportée de la campagne au moyen d'un aqueduc construit à grands frais; elle vient de deux lieues, des montagnes; elle est claire et limpide comme une eau distillée; elle cuit très promptement les légumes, et dissout de même le savon. En cas de siege, comme l'ennemi ne manque pas de couper l'aqueduc, il y a de vastes citernes publiques, et dans chaque maison particuliere il y en a une ou deux. Cette eau de pluie est de bonne qualité; elle tombe sur les terrasses, qu'on a soin de tenir propres, et de là elle est conduite dans les citernes. Dans la Florianne et à la cité de l'est on ne boit et on ne fait usage que de cette eau, car il n'y a pas de fontaines.

Des aliments.

Le Maltais est sobre. Sa principale nourriture est tirée du regne végétal, et du poisson; il mange peu de viande: les habitants de la campagne, et la plupart de ceux de la ville ne font usage que de celle de porc; on ne tue des bœufs que pour les malades, et quelques riches; la plupart de ces derniers font usage de la viande de mouton. Le Maltais est très porté pour le café et le chocolat:

il boit beaucoup de vin, et peu d'eau-de-vie; ce vin est capiteux; il vient de la Sicile. Quoiqu'ordinairement dans les pays chauds on mange moins que dans les pays froids, cependant à Malte on ne manque pas *d'appétit:* on dîne à midi, et on soupe très tard; après chaque repas le Maltais dort; il va toujours de la table au lit; il se couche tard et se leve de bon matin.

Exercices.

Les jours de dimanche et de fêtes le Maltais s'amuse aux jeux d'exercices: il aime la danse et les courses à cheval. Autrefois il jouoit beaucoup au jeu de mail; le local existe encore au milieu de la Florianne.

Vêtements.

Le Maltais s'habille d'une maniere convenable au climat; il porte un long bonnet de laine, une grande et large culotte, une veste courte, et il est ceint d'une ceinture rouge, qui fait plusieurs circuits; il va pieds nus, ou avec des sandales; il porte la moustache avec les cheveux courts: les gens civilisés s'habillent à la française. Les femmes ne portent pas de coiffures; lorsqu'elles sortent et paroissent en public, ou dans les églises, elles sont affublées d'une espece de manteau noir, qui

leur couvre la tête et les épaules; elles l'appellent *faldetta;* elles ont en même temps une jupe noire. Cet habillement est commode et économique.

SECTION III.

Influence du climat de Malte sur ses habitants dans l'ordre physique, moral, et politique.

« C'est au climat, dit Montesquieu, qu'on doit « sa taille, sa vigueur, son tempérament, sa vie « plus ou moins longue, son caractere, ses mœurs, « ses habitudes, ses passions. Le gouvernement « et la religion en sont le plus souvent dépen- « dants. »

Tempérament.

Le Maltais, d'après l'exposition que je viens de faire de son climat, doit être naturellement d'un tempérament bilieux. Il est maigre, d'une taille ordinaire, et très vigoureux; il est nerveux, et bien musclé; ses os sont gros, sa peau est seche, d'une couleur brune, et parsemée de poils noirs; les veines sont grosses et saillantes. Celui de la campagne est robuste et très fort; il dort dans les plus grandes chaleurs à l'ardeur du soleil.

Les femmes sont d'une taille ordinaire; celles de la campagne sont toutes brunes. Dans la ville,

où il y a beaucoup d'étrangers établis depuis long-temps, on en voit plusieurs blondes, et qui ont la peau blanche. Elles sont très fécondes; les naissances chaque année surpassent infiniment les décès : elles ont les chairs peu fermes, et on remarque que leur gorge tombe de bonne heure : elles sont nubiles à douze ans ; à cet âge elles offrent une grande fraîcheur, et même de la beauté ; mais en vieillissant elles perdent leur éclat, au point qu'une fille de trente ans ne trouve plus à se marier ; aussi les marie-t-on très jeunes. Malgré qu'on vieillit promptement, qu'on perd de même cette fraîcheur de la jeunesse, il n'y a pas de pays où l'on atteigne une vie plus longue et où il y ait plus de vieillards jouissant d'une bonne santé : les femmes sur-tout, lorsqu'elles ont passé l'âge critique, vivent plus long-temps que dans les autres pays.

Caractere.

Le Maltais est naturellement colérique, mais l'autorité lui en impose ; excité par le fanatisme ou par l'abus du pouvoir, il devient brutal, féroce, vindicatif, et sanguinaire.

Habitudes.

Il tient beaucoup à ses habitudes, et à celles de ses peres; il devient marin parceque ses an-

cêtres l'ont été; et dans les courses maritimes on préfere les matelots maltais à ceux des autres pays: Peu cultivent les sciences et les arts. Quant aux femmes, elles sont occupées à filer le coton.

Mœurs.

Les mœurs sont très dissolues à Malte. Les femmes sont excessivement voluptueuses, et le concubinage est commun : avant d'être mariées elles sont fort surveillées, mais après leur mariage elles jouissent de la plus grande liberté. Les maris ne sont point jaloux; mais les *campagnoles*, à raison sans doute de leur incivilisation, le sont extrêmement; *les chevaliers ont été plus d'une fois à portée de faire cette remarque.* Les habitants de la ville different par la civilisation de ceux de la campagne, qui presque tous sont aussi sauvages que ceux de l'Afrique. Ils parlent un langage arabe, et ne savent ni lire ni écrire.

Religion.

La religion exclusive du peuple maltais est la catholique, apostolique, et romaine. Il est très dévot, même superstitieux et fanatique : il y a dans l'isle une infinité de prêtres ou moines; chaque famille se fait un honneur d'en posséder un ou plusieurs.

Gouvernement.

Le grand-maître de l'ordre de Saint-Jean-de-Jérusalem est souverain à Malte; mais les chevaliers, qui tous concourent à sa nomination, les commandeurs, les baillis, membres nés du conseil, ont la plus grande influence dans les affaires publiques. Chacun en particulier, avant la prise de Malte par les Français, exerçoit une espece de souveraineté sur le Maltais. Il est hors de doute que la dépravation des mœurs qu'on remarque dans ce pays prend sa source dans le célibat des chevaliers. Autrefois le Maltais ne payoit pas d'impositions; mais le gouvernement ne favorisoit ni le commerce, ni l'industrie, ni les arts : il étoit de son intérêt de tenir le peuple dans la plus grande ignorance ; aussi ne pouvoit-il jamais parvenir aux premieres places civiles ou militaires, les chevaliers seuls pouvoient les occuper.

SECTION IV.

Considération sur les maladies du climat de Malte, et leur traitement.

Après avoir décrit la topographie de Malte, les causes d'hygiene qui influent sur la santé; après avoir considéré le Maltais dans l'ordre physique,

moral, et politique, je dois naturellement traiter des maladies auxquelles il est sujet.

Malte par sa position est la ville la plus salubre qu'il soit possible de trouver : rarement on y voit régner des épidémies ; chaque année se renouvellent les mêmes maladies, avec plus ou moins d'intensité, selon la nature et la constitution des saisons. Toutes les maladies sont empreintes du caractere bilieux ; on en voit rarement de vraies inflammatoires. Dans le printemps les fievres sont bilieuses et d'accès ; quelquefois elles sont compliquées d'inflammation : dans l'été il y a peu de maladies, c'est la saison la plus salubre ; mais dès que commence l'automne, il se développe des fievres putrides et malignes avec éruption du plus mauvais caractere ; elles se prolongent pendant une partie de l'hiver ; dans deux ou trois jours elles enlevent le malade, si on n'y apporte promptement secours. On voit en même temps régner des fievres continues, des rémittentes et intermittentes de très mauvais caractere : elles sont apportées de la campagne, de la partie sur-tout située au-dessus du grand port, dite *la Marse*. Les diarrhées et les dyssenteries compliquent le plus souvent ces fievres ; le colera-morbus, le volvulus, existent aussi dans cette saison.

On remarque à Malte beaucoup de phthisies pulmonaires. Tout le monde, pour ainsi dire, est atteint d'hémorrhoïdes : il y a peu de goutteux,

peu de gale, de teigne, de goîtres, et d'écrouelles: il y a quelques rhumatismes; les tisserands, les fileurs de coton, qui tiennent leurs métiers dans des lieux humides, dans des maisons enfouies dans la terre, y sont sujets : j'ai vu des militaires français perclus pour s'être exposés à ces sortes de fraîcheur après de longues courses. La maladie vénérienne y est très répandue et commune; elle complique la plupart des autres maladies. La petite-vérole reste plusieurs années, quelquefois dix ans, sans y paroître; mais quand elle y existe, elle est meurtriere, et fait de grands ravages.

A Malte les maladies parcourent leurs différents périodes avec une promptitude extraordinaire. On y observe plus aisément qu'en France les mouvements de la nature, et les crises décrites par Hippocrate : les crises par les sueurs et les urines sont les plus communes.

La bile qui domine dans toutes les maladies exige qu'elle soit promptement évacuée. La curation de toutes les maladies commence par un vomitif; on se sert toujours de l'ipécacuanha : les médecins du pays le donnent à la dose de quarante grains; mais je ne l'ai jamais donné qu'à celle de vingt-quatre, et avec le même succès. Je le mettois en usage sans proscrire comme eux le tartre émétique, principalement en hiver, lorsque je trouvois des tempéraments pituiteux.

Comme la fibre et les nerfs sont très irritables

par l'effet de la chaleur, les médecins du pays ne se servent que de purgatifs très doux; les drastiques avec raison sont parmi eux interdits. L'huile d'amandes douces leur est familiere comme purgative; ils la font souvent précéder l'ipécacuanha.

Le remede le plus commun, et qu'ils emploient avec le plus grand succès dans presque toutes les maladies, est l'eau à la glace; je m'en suis toujours servi avec succès. La camomille romaine est aussi parmi eux très usitée : les saignées, les vésicatoires le sont peu; mais l'adustion est fréquente, et on retire de cette pratique les meilleurs effets. Dans ce climat les maladies demandent les plus grands soins, un air pur et frais : elles dégénerent aisément en putrides et en délirantes. Dans les maladies aiguës les malades sont tenus au régime le plus sévere; le vin leur est défendu, et les adoucissants font la base du traitement. En un mot je ne puis qu'applaudir à la pratique des médecins du pays. Je l'ai suivie pendant tout le temps que j'y ai resté.

Pour éviter les maladies dont je viens de parler il faut vivre avec tempérance et sobriété : « Vale-« tudo sustentatur notitia sui corporis et obser-« vatione quæ res aut prodesse soleant aut obesse, « et continentia in victu omni atque cultu corporis, « tuendi causa et prætermittendis voluptatibus » (Cicero, *de Offic.*). Cela devient plus indispensable pour les étrangers que pour les naturels du

pays : l'excès des femmes sur-tout est pernicieux. Il faut éviter la fraîcheur de la nuit, les liqueurs spiritueuses, se nourrir en grande partie de végétaux, manger peu de viande, faire usage de bains, soit domestiques, soit de mer; se garantir par les moyens usités dans le pays des impressions du *sciroco,* et faire principalement un grand usage d'eau à la glace : avec ces précautions on évitera les maladies, et on parviendra à la vie la plus longue. C'est par la tempérance qu'on conservera les armées dans les pays chauds; l'intempérance tue plus d'hommes que le fer et le feu : l'exemple des Français bloqués à Malte le prouve; malgré la misere et les privations que nous avons éprouvées pendant l'an 8, nous avions peu de malades, tandis que l'Anglais, qui nous bloquoit avec un nombre de troupes égal aux nôtres, et auxquelles il ne manquoit rien, avoit trois cents cinquante malades lorsqu'il entra dans la ville après notre capitulation.

SECTION V.

Considération sur les causes de salubrité et d'insalubrité de la ville de Malte.

Pour qu'une ville soit salubre, dit Hippocrate, il faut qu'elle soit peu populeuse, et exposée au nord-est. Quoique Malte ait une population de

quarante-trois mille habitants, sa salubrité n'en souffre nullement, vu qu'elle a une vaste étendue. Il faut en outre que cette ville soit ouverte aux vents et bâtie sur un sol pierreux : il convient que ses murs et ses remparts ne soient pas trop élevés ; qu'elle ne soit pas entourée de forêts, d'arbres, ou de montagnes qui empêchent la circulation libre de l'air et des vents ; par la même raison les maisons ne doivent pas être trop hautes, ni les rues étroites : il est utile que les principales soient percées du sud-est au nord-ouest, et du nord-est au sud-ouest; qu'il y ait des promenades publiques plantées d'arbres, des jardins fruitiers et potagers. C'est hors des villes et vers le côté le plus bas de la riviere que doivent être placés les ouvriers dont les métiers fournissent des exhalaisons fétides et nuisibles ; c'est aussi loin des habitations des hommes qu'il convient d'établir les tueries, les cimetieres, les lazarets, et les hopitaux. Ces principes se trouvent amplement développés dans l'excellent *Traité élémentaire d'hygiene* du citoyen *Tourtelle,* professeur, que la mort a enlevé trop tôt pour les progrès de la médecine.

Malte réunit tous les avantages dont je viens de parler : la seule chose à desirer seroit des promenades implantées d'arbres : les cimetieres aussi mériteroient l'attention des magistrats ; on enterre dans les caveaux des églises, chose pernicieuse et condamnable. Les lazarets sont on ne peut mieux

tenus, et on y est d'une sévérité extraordinaire; les hommes et les marchandises en quarantaine sont placés de maniere à ne donner aucune inquiétude aux citoyens de la ville.

Il me reste à parler des hôpitaux; étant l'asyle du malheur, ils font une partie intégrante de la topographie médicale d'une ville.

Description de l'hôpital de Malte.

L'hôpital de Malte est situé au nord-est et à la partie la plus inférieure de la ville, près de l'entrée du grand port, et sur une élévation d'environ quarante pieds au-dessus du niveau de la mer: il couvre une vaste superficie de terrain; il comprend trois corps de bâtiments contigus les uns aux autres, avec deux cours; ils ont été bâtis successivement.

L'un, dit la Phalanga, est une figure très irréguliere; l'autre est un carré; et le troisieme représente un parallélogramme: un côté de ce dernier par son prolongement en forme un second où est la grande salle: les trois autres forment l'un la sallette, appendice de la grande; et les deux autres contiennent des bâtiments où se trouvent au rez-de-chaussée des logements pour les employés, et au premier étage des salles pour les blessés. Pendant long-temps l'hôpital a été réduit à ce dernier corps de bâtiment: il est le plus ancien de la ville, et la solidité et la

largeur de ses murs en assurent la durée pour une longue suite d'années; il est le seul de la ville couvert en tuiles. La cour située au milieu de ce troisieme corps de bâtiment a environ vingt-cinq pieds de profondeur; on y a tiré les pierres qui ont servi à la construction de l'hôpital : on a fait au niveau de cette cour une salle au-dessous de la grande; elle se nomme le *magasin*, et est de la même largeur et grandeur; elle prend jour sur la cour au moyen de vastes fenêtres, et sur le bastion au moyen de ventilateurs qui sont pratiqués à son sommet. Au-dessous de ce magasin est une cave qui ne prend jour que sur la cour; elle est presque au niveau de la mer. A l'extrémité nord-est de ce magasin sont placées et la cuisine et la dépense, qui sont séparées par un mur : on y descend, ainsi que dans la cour, par un escalier vaste et commode. Les quatre faces internes de ce parallélogramme environnant la cour, qui est, comme je l'ai déja dit, de vingt-cinq pieds au-dessous du niveau du bâtiment, sont embellies par de larges corridors, dont deux sont couverts, et tous garantis par de superbes balustrades en pierres.

L'hôpital de Malte contient dix salles; savoir :

Pour fiévreux,

La grande salle, ayant 136 lits à une place.
Le magasin, 126

La sallette,	24	lits à une place
Saint-Joseph,	40	
Salle-Neuve,	20	
Pour blessés,		
Trois salles,	80	
Pour vénériens,		
La Phalanga (1),	120	
TOTAL. . .	546	lits à une place.

Quand le nombre des malades augmente, on met au milieu de ces salles jusqu'à deux rangs de lits. Les Français ont transformé les logements des employés, situés dans le premier corps de bâtiment, en salles, qui contiennent soixante et dix lits à une place.

Toutes les salles sont pavées avec de larges pierres plates et carrées ; les plafonds, au-dessous desquels sont les fenêtres, sont très élevés ; ceux de la grande salle ont plus de vingt-cinq pieds d'élévation ; les fenêtres sont hautes et garnies d'un simple châssis en toile : elles sont toujours ouvertes, à moins qu'il ne tombe de la pluie, qu'il y ait du vent, ou une trop forte chaleur.

A côté de chaque lit on a pratiqué dans le mur

(1) Du temps des Français on en a fait une salle pour les fiévreux.

un petit cabinet bien clos, où est une chaise percée; il y a une table de nuit pour deux lits; chaque malade a une petite caisse pour mettre ses effets: trois planches sur deux tréteaux de bois ou de fer tiennent lieu de couchette; quatre barres de fer plantées dans le pavé soutiennent le ciel de lit; et à chaque lit il y a des rideaux de coton. La grande salle sur-tout étoit ornée de tableaux; je les ai fait enlever, ainsi que les ciels de lits et les rideaux.

De toutes les salles il n'y a que la grande et celle des blessés qui soient salubres; les autres ne sont pas propres à recevoir des malades.

Lorsque les Français arrivèrent à Malte, l'extrémité de la grande salle attenant à la Phalanga n'étoit point salubre. Ce dernier bâtiment, mal-à-propos construit du côté sud-ouest de celui où est cette salle, lui ôtoit toute communication avec l'air extérieur. Pour remédier à ce vice, ayant fait communiquer l'un avec l'autre au moyen de plusieurs vastes ouvertures faites dans le mur qui leur est commun, j'ai fait correspondre à ces ouvertures des ventilateurs pratiqués dans le mur opposé de la Phalanga. Je ne manquerai pas d'observer que lorsqu'on eut établi cette communication, la Phalanga, qui contenoit autrefois les vénériens, fut destinée, comme la grande salle, à recevoir des fiévreux.

A chaque extrémité de la grande salle il y a un escalier qui conduit dans un souterrain, où l'on va

jeter les immondices, qui de là vont s'écouler dans la mer : on n'en ressent aucune mauvaise odeur.

J'ai fait construire deux latrines du côté du bastion ; mais, n'ayant pas été creusées jusqu'au niveau de la mer, on n'a point atteint le but qu'on se proposoit.

Cet hôpital a beaucoup d'aisances : dans les deux cours il y a des citernes, et dans la premiere on voit une superbe fontaine, qui donne de l'eau à la cuisine et au laboratoire de la pharmacie.

Il est aisé d'y entretenir la propreté ; on peut laver le pavé toutes les fois qu'il en a besoin, et peu de temps après il est sec.

Je ne finirai point cette description sans parler de la pharmacie : elle est située au rez-de-chaussée, au côté sud du premier corps de bâtiment : sans parler de cette situation peu convenable au service, le laboratoire est trop petit, le magasin des médicaments trop humide, et peu éclairé.

Les maladies qui étoient traitées dans cet hôpital prenoient un caractere différent selon les différentes salles où étoient les malades. Dans celles que j'ai ci-dessus condamnées les fievres d'accès dégénéroient promptement en continues ; les continues en putrides, et les rechûtes étoient fréquentes. J'ai éprouvé les mêmes effets dans l'extrémité de la grande salle tenant à la Phalanga, tandis que dans l'autre extrémité elles ne prenoient point ce caractere : cela est d'autant plus vrai que

dès que j'eus fait faire les réparations dont j'ai parlé je n'ai plus observé ces funestes accidents.

Ainsi, si l'hôpital de Malte étoit si vanté du temps de l'ordre, ces louanges ne peuvent tomber que sur la maniere avec laquelle il étoit administré. En effet les malades y étoient on ne peut mieux soignés et servis ; il y régnoit le plus grand ordre et la plus grande propreté ; toute la vaisselle étoit en argent. Les malheureux de tous les pays y étoient reçus, et des médecins habiles leur donnoient des soins les plus assidus ; tous les services s'y faisoient avec un zele et une assiduité exemplaires.

IIme PARTIE.

HISTOIRE DES MALADIES.

Prairial, messidor, thermidor, fructidor, et jours complémentaires de l'an 6.

Ces quatre mois ont été réguliers et bien constitués ; ils ont été secs et chauds : le moindre degré du thermometre a été à midi de dix-huit degrés, et le plus élevé de vingt-huit. De légers vents de terre qui se levoient le matin, et des brises de mer le soir, rafraîchissoient l'atmosphere et tempéroient la chaleur. Après le coucher du soleil on respiroit un air frais avec d'autant plus de plaisir que la chaleur

du jour avoit été plus forte et plus sensible. La mer resta toujours calme, et des vents presque insensibles ont parcouru alternativement les differents points de la boussole.

Les trois premiers jours de fructidor nous éprouvâmes pour la premiere fois les effets du sciroco : l'atmosphere étoit dans le plus grand calme; l'air étoit comme enflammé; nulle part on ne pouvoit trouver de la fraîcheur; chacun étoit accablé; et la plupart des Français seroient bientôt tombés malades, si ce vent n'avoit été remplacé par ceux de nord et nord-ouest.

Le ciel, soit le jour, soit la nuit, a été très serein et beau; on n'y apperçut pas un seul nuage; jamais je n'avois vu les étoiles si brillantes et si étincelantes.

Cette température fut seche et chaude, par conséquent salubre : « Ex anni vero constitutionibus « in summa siccitates pluviosis salubriores sunt et « minus lethales » (Aph. 15, *sect.* III).

Pendant ce temps nous eûmes à peine des malades : il y eut quelques fievres d'accès, quelques fievres gastro-bilieuses, dont quelques unes passoient à l'état putride; toutes céderent à l'eau à la glace, dont je fis faire usage. Il ne périt alors que quelques phthisiques, auxquels le climat est funeste et meurtrier.

Dans ce moment, la ville n'étant pas encore bloquée, l'abondance y régnoit; le soldat, bien

exactement payé, pouvoit se procurer ce qui lui étoit nécessaire; les malades reçus dans l'hôpital civil ne manquoient de rien; les secours de tout genre leur étoient prodigués.

Vendémiaire, brumaire, et frimaire de l'an 7.

Dans les deux premiers mois, quoique le thermometre eût baissé de plusieurs degrés, les vents d'est et de sud-est, qui régnerent alternativement, donnerent une chaleur très forte; néanmoins les nuits commencerent à être plus fraîches et plus agréables.

Le ciel fut beau et serein le jour et la nuit: on remarqua pendant quelques jours de nombreux éclairs accompagnés de quelques coups de tonnerre; et la mer continua à rester calme.

Dans les premiers jours du troisieme mois de légers vents de nord-ouest et de nord commencerent à souffler; ils rafraîchirent l'atmosphere, et tempérerent considérablement la chaleur. Vers le 15 de ce mois le ciel se couvrit de nuages, les vents se renforcerent; et le temps fut tellement rafraîchi, qu'un jour il tomba de la grêle, phénomene rare à Malte.

La température de cette saison fut chaude et seche dans le commencement, douce vers le milieu, et froide et humide sur la fin.

Les fievres d'accès et gastro-bilieuses conti-

nuerent à régner : il y eut des rhumes, des catharres, et quelques diarrhées et dyssenteries sur la fin de frimaire. A cette même époque la garnison éprouva les premieres atteintes du scorbut et de l'héméralopie ; aucun malade n'en périt.

Les dyssenteries étoient occasionnées par les fruits mal mûrs et par l'eau des citernes, qu'on venoit d'ouvrir à cause du blocus de la ville : étant fermées depuis long-temps, l'eau en étoit crue, non oxygénée, et mal-faisante ; elle perdit cette qualité délétere après qu'elle fut bien battue, et qu'elle eut reçu le contact et l'impression de la lumiere.

Dans le mois de vendémiaire les débris de notre escadre périe à Aboù-qyr entrerent dans le port de Malte, et après leur quarantaine verserent à l'hôpital cinquante malades atteints de scorbut au deuxieme et troisieme degré : presque tous guérirent au moyen des oranges, des citrons, et du lait.

Au commencement de ce même mois la révolte de la campagne et le blocus de la ville avoient déja lieu : dès lors la garnison fut obligée de faire un service bien différent ; il fut pénible et actif ; elle bivouacqua presque toutes les nuits. Pendant les deux premiers mois de vendémiaire et brumaire elle n'eut ni vin ni eau-de-vie ; il n'y en avoit que pour le service de l'hôpital : les distributions étoient réduites à un peu de lard ou autre viande salée.

Nivose, pluviose, ventose, même année.

Quoique le thermometre ne descendît pas plus bas qu'au huitieme degré au-dessus de zéro, le froid fut extrêmement sensible. Ces trois mois furent très froids et très humides; il plut continuellement le jour et la nuit; il n'y eut que quelques jours de la derniere décade de pluviose, et de la premiere de ventose, sans pluies et sans nuages; excepté ces jours, le ciel a été toujours couvert. Les vents ont été forts et impétueux, ils ont toujours soufflé du côté de l'est ou de l'ouest, ou du nord-est ou nord-ouest.

Le scorbut, qui avoit commencé à paroître sur la fin de frimaire, fit alors de grands progrès: il y eut quatre cents scorbutiques, dont la plupart étoient en même temps atteints d'héméralopie. Le scorbut resta au premier degré; et jusqu'alors personne n'en périt.

Pendant ces trois mois la garnison fit un service des plus actifs et des plus pénibles; elle continua à bivouacquer toutes les nuits. On redoubla de vigilance, on craignoit quelques surprises. Dans un temps si froid et si humide les factionnaires n'avoient ni guérites ni capotes. Dans les casernes le soldat n'avoit ni paillasses ni hamacs; à peine avoit-il de la paille, ou une planche: il eût fallu faire alors de fréquentes distributions de vin;

mais les approvisionnements de la place ne le permettoient pas ; on en distribuoit de temps en en temps une foible ration : les aliments se réduisoient, excepté le pain, au lard ou autre viande salée, aux haricots, au riz ; mais en si petite quantité, que la distribution du mois ne suffisoit pas pour une décade. L'hôpital n'avoit journellement que quarante livres de viande fraîche ; la plus grande partie des soupes et des légumes étoient au beurre ou à l'huile. Telle étoit la situation de la garnison.

Germinal, floréal, prairial, même année.

Au commencement de germinal le thermometre monta de plusieurs degrés ; il alla au douzieme ; et sur la fin de prairial il étoit au dix-huitieme degré.

Le ciel a été, comme dans les mois précédents, continuellement couvert de nuages ; l'atmosphere a été de même agitée par des vents frais, mais ils ont été également au sud, sud-est, nord, et nord-ouest ; les pluies furent fréquentes, mais moins abondantes ; ce qui donna une température douce et humide.

Les maladies furent les mêmes que dans les mois précédents ; mais elles se présenterent sous un aspect différent : le scorbut, qui avoit resté pendant plusieurs mois au premier degré, passa alors tout-à-coup au deuxieme ; de chronique qu'il avoit été, il devint aigu ; la poitrine fut dès-lors

plus fréquemment atteinte. Le nombre des scorbutiques se monta jusqu'à 636; ce qui nécessita de nouveaux établissements.

Le service de la garnison étoit pénible, et on manquoit de moyens pour parer à ce fléau: à l'hôpital on manquoit de viande fraîche et de végétaux. La mortalité fut grande pendant ces trois mois: elle jeta l'alarme parmi la garnison.

De la biere distribuée à la garnison, lorsqu'elle ressentoit les premieres atteintes du scorbut, auroit pu le prévenir; mais on ne put employer ce moyen. Le scorbut fit de grands progrès sans qu'on pût l'arrêter: ce qu'il y avoit de plus alarmant c'est qu'en même temps régnoit l'héméralopie. Je vais parler successivement de ces deux maladies.

Scorbut.

« Le scorbut est un relâchement des solides « avec une tendance spontanée des humeurs à la « putréfaction, par le défaut de chyle propre à « corriger l'acrimonie des sucs, et d'une suppres- « sion considérable de la transpiration. » Lind.

Tous les médecins qui ont bien observé cette maladie ont reconnu qu'elle avoit par-tout la même cause, que par-tout elle étoit la même; ils ont vu que pour la produire il faut le concours du froid-humide, et de la privation des végétaux

frais, et de l'usage des viandes salées ; une de ces causes seule et isolée ne pourroit pas la produire. Celui dont je vais parler a régné à Malte par suite de ces causes. On a vu quelle a été la situation de la garnison, et quelle fut la constitution de la saison où il régna; cette saison fut froide et humide, et elle a agi avec d'autant plus d'activité que déja les fibres étoient relâchées par les chaleurs de l'été précédent.

Tout le monde sait que dans ces circonstances les humeurs sont refoulées vers l'intérieur, la transpiration insensible est supprimée, les organes sont relâchés et affoiblis; de là de mauvaises digestions, des sucs grossiers et âcres; ce qui produit tous les symptômes et accidents que j'ai observés : ils sont les mêmes que ceux observés et décrits par plusieurs médecins célebres, notamment Lind.

Dans le premier degré la peau est seche et aride; le visage perd son teint, il devient pâle et bouffi; le malade éprouve une lassitude spontanée, de l'indifférence pour le mouvement, et des douleurs vagues, sur-tout aux articulations ; les gencives perdent leur couleur naturelle, se tuméfient, deviennent spongieuses et sanguinolentes; le pouls s'éloigne peu de l'état naturel; la tête est rarement affectée, et l'appétit se soutient assez bien dans le cours de la maladie.

Au deuxieme degré tous ces symptômes s'ag-

gravent, de nouveaux surviennent; les genoux se tuméfient, les extrémités s'œdématient, se couvrent de taches, le plus souvent noires et livides, quelquefois violettes ou de couleur de vin, mais d'autrefois il n'y a que de petits points rouges, et les extrémités inférieures restent souvent fléchies; des chairs fongueuses et putrides s'élevent des gencives, et recouvrent les dents; celles-ci s'ébranlent, et souvent je les ai vues tomber: chez la plupart on voit salivation, chez tous diarrhée ou constipation. Pendant le printemps la matiere scorbutique a particulièrement affecté la poitrine; et pendant l'automne, l'hiver, et toujours sur la fin de la maladie, elle s'est jetée de préférence sur les intestins. La fievre souvent se complique avec cette maladie; les hémorrhagies de la bouche sont fréquentes: je n'en ai pas vu ailleurs. On entend un certain cliquetis dans les os et les articulations; le pouls devient lent, petit, et inégal; la tête reste saine.

Au troisieme degré un pus sanguinolent s'établit dans le tissu cellulaire, et dans l'interstice des muscles; les gencives sont pourries, les dents et les mâchoires sont cariées; le pouls est à peine sensible, et les malades ne peuvent presque pas respirer; les visceres sont obstrués ou putréfiés; la diarrhée ou la dyssenterie est excessive, ou bien il survient une hydropisie toujours mortelle: quelques uns perdent les facultés intellectuelles; enfin

la mort termine cet état déplorable. Telle est la marche de cette maladie.

Mais tous ces symptômes ne se rencontrent pas toujours chez le même individu ; quelquefois même le scorbut n'est caractérisé par aucun symptôme visible et extérieur; ce n'est que par l'épidémie régnante qu'on peut en établir le diagnostic: il ne s'annonce que par de grandes douleurs aux articulations, et reste dans cet état pendant plusieurs mois.

Entre autres j'ai vu les nommés Bien-Nourri, carabinier de la vingt-troisieme demi-brigade, et Flouc, tambour de la quatre-vingtieme, jeunes et robustes, rester pendant six mois sans avoir aucun autre symptôme de scorbut que des douleurs aux articulations; la matiere morbifique se porta ensuite successivement à la bouche, sur la poitrine, et sur les intestins. Le premier mourut d'une diarrhée; malgré que les soins lui furent prodigués et que rien ne manqua pour son traitement, on ne put arrêter le cours de la maladie. Le scorbut chez le second parvint subitement au dernier degré d'intensité; des chairs fongueuses et putrides couvrirent les dents; les hémorrhagies de la bouche devinrent fréquentes, des duretés semblables à des exostoses s'éleverent dans tous les muscles de la poitrine; au plus léger mouvement on entendoit un cliquetis considérable dans toutes les articulations, et il éprouvoit des douleurs

inouies; enfin, après avoir resté dans le lit comme une masse pendant plus d'un an, après avoir échappé à une fievre catharrale, et à une diarrhée excessive, il guérit heureusement, au grand étonnement de tout le monde.

Un nommé Lacour, matelot, est mort de scorbut sans en avoir eu aucun symptôme extérieur pendant cinq mois qu'il resta à l'hôpital; il n'eut que les gencives un peu changées et altérées, la poitrine serrée avec toux; mais la matiere scorbutique s'étant jetée tout-à-coup sur les intestins produisit une diarrhée excessive, à laquelle il succomba.

Dans les cadavres que j'ai fait ouvrir j'ai trouvé les phénomenes suivants: A l'extérieur il y avoit des taches livides; les ventricules du cœur et les poumons étoient racornis, aplatis, couverts de taches gangreneuses, et remplis, les uns d'un sang noir et coagulé, et les autres de mucus et de concrétions sanguines: chez tous ceux qui avoient souffert de la poitrine on y trouvoit un épanchement de sérosité; le foie présentoit un volume considérable, mais souvent aucun changement dans sa couleur externe; en le coupant sa substance interne paroissoit altérée; la rate, les glandes du pancréas et du mésentere étoient toujours très volumineuses, obstruées, et le plus souvent putréfiées: souvent j'ai trouvé du pus dans la poitrine et l'interstice des muscles; j'ai

vu chez quelques uns les yeux tombés en pourriture.

Le 25 prairial an 7, je fis faire l'ouverture du cadavre d'un nommé Nicolas, matelot sur le vaisseau le *Guillaume-Tell*, mort de scorbut. Les visceres du thorax et de l'abdomen présentoient tous, quant à leur volume, leur couleur, et leur état, les phénomenes dont je viens de parler; mais il y avoit de plus un épanchement considérable d'une sérosité sanguinolente : dans le tissu cellulaire des extrémités inférieures, et dans l'interstice des muscles, il existoit une grande pourriture, un sang noir coagulé, et du pus; le péricarde étoit entièrement attaché aux poumons, les poumons collés au diaphragme et à la plevre : celle-ci manquoit dans certains points, sur-tout vis-à-vis les poumons; elle étoit convertie en une gelée ou concrétion limphatique; le foie, la rate, étoient adhérents en tous sens aux parties voisines; en un mot tous les visceres étoient tellement mêlés et confondus ensemble, qu'ils ne formoient plus qu'une masse si embarrassée qu'à peine on pouvoit les distinguer les uns des autres. Lind a observé un pareil phénomene. L'épidémie scorbutique fait toujours de grands ravages, et parvient au degré d'intensité où elle est parvenue dans le blocus de Malte, toutes les fois qu'on manque de moyens propres à en arrêter les progrès.

Néanmoins, si pendant cette année on eût fait ce qu'on fit l'année suivante, si on eût établi des guérites et des corps-de-garde, si on eût donné aux soldats des capotes et des hamacs, s'ils se fussent occupés à cultiver des jardins qui leur auroient procuré des végétaux frais et de l'exercice, si on eût pu leur distribuer de la biere et procurer du pain de bonne qualité, il n'est pas douteux que, malgré la saison froide et humide, le nombre des scorbutiques eût été bien moindre; mais les circonstances d'un blocus ôtent la possibilité d'employer les moyens que suggere l'hygiene. Ce sont des malheurs inévitables; et quand une pareille épidémie se manifeste sans qu'on ait pu en arrêter les progrès et le cours, il faut tourner toute sa sollicitude et ses moyens du côté de la curation.

Curation.

Chacun connoît le traitement qui convient au scorbut: pour le guérir promptement il faut soustraire celui qui en est atteint aux causes qui l'ont produit, substituer à un air froid et humide un air sec et chaud, et remplacer l'usage des viandes salées par celui des viandes et des végétaux frais. Lorsque ces moyens manquent, il fait des ravages terribles auxquels on ne peut remédier; aussi, lorsque je vis paroître cette épidémie, ma grande

sollicitude fut de faire tenir la salle et les malades dans la plus grande propreté ; je multipliai les ventilateurs, je fis laver souvent les salles, et établir deux chambres de bains. Lorsque le malade arrivoit à l'hôpital je lui faisois prendre un bain de propreté, que je réitérois de temps en temps dans les premiers jours du scorbut; j'administrois un vomitif, qui, en même temps qu'il évacue de l'estomac la saburre, rétablit, comme le bain, la transpiration insensible.

Pour prévenir l'engorgement de la poitrine, ou une diarrhée excessive ordinaire au deuxieme degré, je purgeois au commencement de la maladie avec des tamarins et la crême de tartre et je réitérois ce purgatif plus ou moins souvent, selon le cas; je prescrivois autant de vin que les circonstances pouvoient le permettre : chaque malade avoit le matin du petit-lait antiscorbutique, fait avec les sucs d'oranges ou de citrons ; dans le cours de la journée une limonade végétale pour tisanne ou boisson ordinaire, et souvent je lui faisois distribuer une orange. On ne peut imaginer les bons effets que procuroient ces remedes, combien ils dépuroient la masse des humeurs de l'acrimonie scorbutique; ils prévenoient l'obstruction des visceres du bas-ventre, si ordinaire au deuxieme degré : pendant tout le temps qu'il y a eu des oranges, des citrons, et du lait, il n'est pour ainsi dire péri aucun scorbutique. J'ordon-

nois la promenade à ceux qui pouvoient la supporter; je faisois mettre dans les bouillons de viande des végétaux frais, et on les distribuoit aux plus malades.

Lorsque la maladie parvenoit au deuxieme degré, elle demandoit beaucoup de sagacité et d'attention de la part du médecin, le plus petit écart le mettoit dans le plus grand danger. Je cessois les évacuants; ils auroient augmenté la dissolution des humeurs, et trop affoibli le malade; je continuois l'usage des oranges, de la limonade, du petit-lait, ou du vin avec les sucs d'oranges ou de citrons, selon les forces du malade : mais ces moyens manquant presque entièrement à cette époque, je ne pouvois les employer que pour un petit nombre de malades. Je faisois soigner exactement les gencives, et prescrivois les gargarismes convenables. Malgré tous mes soins la matiere scorbutique se jetoit sur la poitrine, principalement au printemps; chaque malade étoit plus ou moins affecté de rhume, de catharre, de serrement à la poitrine ou d'oppression, principalement lorsque régnoit le vent de sud-est ou *sciroco:* ces malheureux ressentoient sur-tout aux reins des douleurs inouies et insupportables; plusieurs fois je les ai vus verser des larmes en jetant des cris perçants, et invoquant la mort: ils présentoient le tableau le plus affligeant.

J'ai combattu avec succès ces affections au moyen

de la scille, qui est abondante dans le pays, et de l'acétite d'ammoniac; ce remede pousse fortement à la peau, et facilite l'expectoration. Sur la fin de la maladie la matiere morbifique affectoit toujours les intestins, *declinante deorsum morbo.* C'est une loi de l'économie animale de déterminer la tendance des humeurs vers les parties supérieures dans le principe d'une maladie, et vers les inférieures sur la fin.

Lorsque cette diarrhée étoit modérée, je l'abandonnois aux soins de la nature qui choisissoit cette voie pour évacuer la matiere morbifique; mais si elle devenoit excessive, qu'elle affoiblît le malade, je prescrivois des fortifiants, principalement le vin rouge. J'ai vu ce flux immodéré céder souvent à une potion, composée de thériaque et d'acétite d'ammoniac; l'opium uni au quinquina ou à l'ipécacuanha, le diascordium, et les vésicatoires, ont aussi obtenu beaucoup de succès: mais le lait de chevres avec les sucs d'oranges ou de citrons a été le remede le plus héroïque; c'est par son usage qu'a été guéri le nommé Flouc, tambour, dont j'ai parlé ci-dessus, et qu'a disparu dans l'espace de douze jours le scorbut dont étoit atteint le citoyen François Décos, lieutenant de la dix-neuvieme demi-brigade: cet officier avoit une rétraction considérable des tendons des jambes, et les extrémités couvertes de taches noires. C'est par le même moyen que dans peu de temps fut rétabli

un nommé Perin, chasseur à la septieme demi-brigade : il étoit dans un état désespéré lorsqu'il fut confié à mes soins, les symptômes de scorbut étoient au dernier degré d'intensité; il existoit un engorgement considérable de toutes les glandes du cou, qui gênoient la déglutition au point que les liquides mêmes passoient avec la plus grande difficulté.

Le scorbut caractérisé par des échimoses guérissoit plus aisément, et présentoit un pronostic plus favorable que celui caractérisé par des petits points rouges. Après l'apparition de ces taches noires les douleurs diminuoient, et la maladie étant traitée convenablement, lorsqu'elle n'avoit pas d'autres complications, tendoit promptement à sa guérison : le malade même, qui plusieurs fois avoit vu cet heureux succès chez ses camarades, se croyoit hors de danger, il s'écrioit avec transport, *Mon scorbut est sorti, je suis guéri.* Il n'en étoit pas de même après l'apparition des petits points rouges, le scorbut dans ce cas étoit difficile à guérir. Un nommé Ransi-Jacques, matelot, eut tout le corps, même la face, couvert de ces points rouges; mais ils présenterent une variété extraordinaire; séparés dans le principe, ils se rassemblerent ensuite en forme de placards; les uns se remplirent d'une sérosité limpide, les autres d'un pus sanieux et ichoreux : au bout de quelque temps ces vésicules se remplirent, et disparurent

pour faire place à des croûtes qui tomboient en écailles : pendant la despumation de celles-là il s'en prépara d'autres qui prirent la même marche, et de nouvelles pustules reparurent; ce qui dura alternativement pendant plus de six mois ; de plus ce malade avoit les extrémités inférieures œdématiées ; il y ressentoit de vives douleurs, principalement aux articulations ; il étoit dans son lit presque immobile. La matiere scorbutique se porta successivement sur la poitrine et les intestins, et donna lieu à une fausse péripneumonie, puis à une diarrhée excessive. Ayant résisté à ces accidents, il survint une fievre tierce, dont il guérit au moyen du quinquina. Après dix mois de maladie je l'envoyai en France, presque entièrement guéri ; il ne lui restoit qu'une légere rétraction des tendons d'une jambe. Il est le seul que j'ai vu atteint d'un pareil scorbut ; il me paroît qu'il étoit compliqué d'une espece de lepre.

Le scorbut a été fréquemment compliqué de fievre intermittente, ou continue ; et beaucoup en ont guéri : cela a eu lieu rarement dans ma division, mais souvent dans les autres, qui étoient dans des locaux moins salubres. Il l'a été aussi avec la phthisie pulmonaire, la péripneumonie catharrale, la fievre putride, l'asthme, et l'hydropisie : j'ai employé dans chaque cas le traitement que j'ai cru convenable, mais peu ont échappé à la plupart de ces complications.

Héméralopie.

L'héméralopie est cette maladie des yeux par laquelle ils ne voient point pendant la nuit. Il est facile de connoître l'individu qui en est atteint; la pupille est large et extrêmement dilatée; lorsqu'il est nuit, il ne distingue point les objets. Elle attaque le plus souvent ceux qui sont cachextiques et d'une fibre lâche.

Des auteurs l'ont nommé avec raison une affection catharrale de l'organe de la vision; il la compare ingénieusement au rhume de cerveau ou corisa: Celui-ci, dit-il, engourdit le tissu cellulaire de la membrane pituitaire, et le rend insensible au contact des odeurs foibles; cet engourdissement est d'autant plus grand que les humeurs qui lubréfient cette membrane sont plus abondantes: de même plus la lumiere et la sensibilité de la rétine sont foibles et l'état catharral grand, plus l'héméralopie doit être grande.

Cette maladie a régné épidémiquement à Malte pendant l'hiver de l'an 7. Les soldats cantonnés aux forts S.-Ange et S.-Elme en ont été particulièrement atteints, tandis que ceux qui étoient à la Florianne en ont été pour ainsi dire exempts. Ces forts sont situés dans la partie la plus déclive de la ville, sur les bords de la mer, tandis que la Florianne est à la partie supérieure et contiguë à la

campagne : ainsi le froid humide et la fraîcheur de la nuit, joints à la mauvaise nourriture, sont les causes éloignées de l'héméralopie ; j'ajoute la mauvaise nourriture, car la premiere cause seule n'auroit pu la produire : souvent on a vu à Malte des hivers froids et humides, et jamais elle n'y avoit régné. A l'entrée de l'hiver ces causes agirent avec d'autant plus d'activité sur l'organe de la vision, qu'il se trouvoit alors atteint d'une foiblesse indirecte : la réfraction des rayons solaires, produite par la pierre blanche qui constitue l'isle de Malte, et les chaleurs excessives de l'été précédent, en étoient la cause ; en outre cet organe depuis long-temps ne recevant plus les sucs convenables à sa nourriture, sa sensibilité étoit aussi fort affoiblie.

Dans le même temps que régnoit l'héméralopie, beaucoup d'individus étoient atteints, les uns de diarrhée ou de rhume, les autres de chassie ou larmoiement aux yeux ; ceux qui étoient affectés de ces maladies se ressentoient moins de l'aveuglement de nuit. Une même cause de maladie attaque différents individus selon leur état et leur disposition.

La cause immédiate de cette maladie consiste donc dans une atonie, un relâchement, et une diminution de sensibilité de l'organe de la vision.

Quoique le pronostic de cette maladie ne présentât aucun danger, elle ne laissa pas de causer

de vives alarmes; ceux qui en étoient atteints ne pouvoient point garder les remparts.

Les fumigations de foies d'animaux et de plantes aromatiques guérissoient cette maladie; mais peu de temps après elle reparoissoit. Pendant tout le temps de la constitution pituiteuse de l'hiver, tant que les causes qui l'avoient produite ont subsisté on n'a point pu la guérir; mais aussitôt que le sort du soldat fut amélioré, et que le froid et l'humidité eurent fait place à la chaleur douce du printemps, celle-ci, en réveillant la sensibilité de la vue, fit disparoître la maladie.

Messidor, thermidor, fructidor, et jours complémentaires, même année.

Pendant cette saison le thermometre de Réaumur ne passa pas le vingtieme degré; le ciel fut beau, serein; des vents légers de nord-ouest dominerent jusque sur la fin de fructidor: alors l'atmosphere se chargea de quelques nuages, d'électricité; le tonnerre se fit entendre; il tomba de temps en temps de la pluie; et les vents de sud-est, ordinaires dans cette saison, commencerent à souffler. De l'aveu de tous les Maltais, on n'a jamais vu à Malte un été aussi doux et aussi tempéré que celui de l'an 7.

Maladies.

Le scorbut, qui avoit régné pendant l'hiver et le printemps, disparut lorsque la chaleur de l'été se fit sentir; et les fievres intermittentes, ordinaires après les grandes pluies, le remplacerent: la plupart de ces fievres étoient tierces; elles cédoient volontiers à l'administration des évacuants, des doux laxatifs, et le quinquina généralement n'a pas été nécessaire; s'il l'étoit, je l'employois à la dose de deux ou trois gros le jour de l'intermission.

Pendant plus d'un an j'ai employé tous les remedes appropriés pour guérir de la fievre quarte les citoyens Trottin et Raimond, de la dix-neuvieme demi-brigade, et un autre qui depuis sept ans en étoit atteint chaque année pendant l'automne. L'un l'avoit contractée à Malte, et les autres l'avoient apportée d'Italie ou de France: plusieurs années avant d'être atteints de cette fievre ils avoient eu la gale. La fievre du citoyen Massé suivoit les phases de la lune; elle avoit des accès bien plus longs dans le renouvellement que sur le déclin. J'attendois la belle saison du printemps pour les faire passer au mercure, duquel, je crois, ils auroient obtenu guérison; mais sur la fin de l'hiver on les envoya en France. La dix-neuvieme demi-brigade, qui avoit fait le siege de Mantoue, a le plus fourni de ces maladies: elle en avoit été

alors atteinte, et la plupart avoient les visceres du bas-ventre obstrués.

Les adoucissants, principalement le petit-lait, ont guéri plusieurs fievres intermittentes rebelles à l'usage du quinquina.

Beaucoup de ces fievres prenoient un caractere de malignité, et devenoient pernicieuses; le jour de l'accès la tête étoit dans un état comateux, apoplectique, la langue et les levres étoient noires, les yeux étincelants, la face enflammée; il y avoit par-tout le corps une chaleur âcre, le pouls étoit petit, accéléré, et il y avoit une grande prostration de forces. Le jour de l'intermission le malade étoit tranquille, le pouls dans l'état naturel, et on n'auroit pu soupçonner que l'individu fût malade: si dès le commencement on n'eût recouru à l'usage du quinquina donné à haute dose, je ne doute pas qu'il auroit succombé; mais la plupart de ces fievres cédoient à une once et demie de ce spécifique. Les fatigues de la guerre, la chaleur du pays, les mauvais aliments, les passions tristes de l'ame, et les privations de tout genre qu'a éprouvées la garnison dans le blocus, sont les causes de ces maladies. J'en parlerai plus amplement dans la description des maladies qui ont régné pendant l'été de l'an 8.

Fievres putrides.

Dans le traitement des fievres putrides j'ai employé, toujours avec le plus grand succès, les limonades froides ou à la glace ; mais celles qui se terminoient par des parotides ont été mortelles.

Cholera-morbus.

J'ai eu à traiter plusieurs *cholera-morbus :* cette maladie a toujours cédé aux seuls délayants.

La diarrhée et la phthisie pulmonaire ont été les maladies les plus communes et les plus meurtrieres.

Diarrhée.

Lorsque la diarrhée étoit gastrique, après avoir fait vomir le malade avec l'ipécacuanha, je prescrivois les doux laxatifs réitérés selon l'indication, une tisanne de riz, et j'avois soin d'entretenir l'insensible transpiration : lorsquelle étoit récente, que le malade étoit fort, robuste, et bien constitué, qu'il ne s'abandonnoit point aux chagrins, il guérissoit toujours; mais si elle étoit ancienne, que l'individu l'eût éprouvée par différentes fois, que ses forces et son embonpoint fussent épuisés, c'en étoit fait, il tomboit dans une maigreur et une consomption mortelles.

Néanmoins j'ai vu guérir, comme je l'ai déja dit, quelques malades. J'ai retiré quelques succès du quinquina, ou de l'ipécacuanha infusé dans l'eau-de-vie, du diascordium, et du lait de chevres; quelquefois j'ai fait appliquer les vésicatoires aux deux jambes sans les laisser suppurer; je ne les appliquois que dans l'intention de déterminer dans ces parties un autre appareil de mouvements; j'ai aussi retiré quelques succès d'un bol astringent fait avec le sang-dragon, la pierre hématite, et l'alun. Entre autres un nommé Briottet, de la septieme demi-brigade, étoit affecté d'une diarrhée depuis plus de quinze mois; de temps en temps il rendoit le sang à plein pot de chambre; il avoit eu le scorbut, et cette maladie en étoit la suite : il étoit dans une maigreur extrême et sans appétit. Je le mis à l'usage de ces différents remedes, et dans peu de temps il fut guéri.

Phthisie pulmonaire.

La phthisie pulmonaire est l'émaciation de tout le corps, accompagnée d'une fievre lente, de toux, de dispnée, et le plus souvent de crachement de pus.

Cette maladie a été commune et meurtriere à Malte. Il est facile d'en connoître la cause; l'air y étant très oxygéné, porte dans les poumons foibles qui le respirent une grande irritation : cet

organe se trouvant déja affoibli relativement, tous les mouvements de l'économie s'y dirigent, et il s'y forme une congestion considérable d'humeurs. Lorsque celles-ci sont excessivement acrimonieuses par la mauvaise nourriture, elles corrodent les vaisseaux délicats des poumons; dès-lors il en résulte un ulcere, qui s'agrandissant de jour en jour par les mêmes causes qui y ont donné lieu, devient incurable: souvent j'ai vu des toux seches et purement sympathiques, occasionnées par la lésion des visceres du bas-ventre, devenir promptement funestes aux malades; les poumons, fatigués par les secousses réitérées qu'ils éprouvoient, contractoient une maladie essentielle, la phthisie. Au reste, les passions tristes de l'ame, telles que la nostalgie, le chagrin, qui refoulent les humeurs vers l'intérieur, ne contribuerent pas peu à causer cette maladie.

L'hémopthysie, qui précede ordinairement la phthisie pulmonaire, a rarement eu lieu à Malte.

Dans les ouvertures de cadavres que j'ai faites j'ai trouvé différents épanchements dans la cavité de la poitrine; quelquefois du pus mêlé de sang et de sérosité, d'autres fois une matiere épaisse comme de la bouillie ou du suif; chez la plupart j'ai vu des tubercules suppurés; dans quelques uns un des poumons fondu et réduit en une matiere fétide; dans tous j'ai trouvé endommagés les visceres du bas-ventre; principalement le mésentere

étoit parsemé de tubercules en forme de grains de chapelet; ils étoient volumineux et purulents.

Pour guérir cette maladie, ou plutôt la prévenir, lorsqu'on en voyoit le plus léger symptôme il auroit fallu détruire cette acrimonie scorbutique des humeurs, ou soustraire le malade à l'air de Malte. Ces moyens étoient impraticables.

Premier semestre de l'an 8.

Le degré le plus élevé du thermometre pendant les trois premiers mois a été le dix-huitieme et le quatorzieme; pendant les trois derniers les vents ont été légers et alternatifs, excepté le mois de ventose, pendant lequel des vents très frais de nord-ouest ont dominé, et donné un froid assez sensible. C'est le seul mois d'hiver qu'il y ait eu.

Le ciel a été serein et beau les deux premiers mois; les nuages ont reparu le troisieme, et ont continué à couvrir de temps en temps l'atmosphere pendant les autres mois. De l'aveu des Maltais on n'a jamais vu un hiver semblable, où il n'y a eu ni vents ni pluies.

Maladies.

A l'approche de vendémiaire les fievres changerent de type; de tierces qu'elles étoient elles devinrent doubles-tierces; elles furent compliquées

de vers, qui se développerent en même temps d'une maniere épidémique ; et presque personne n'en fut exempt. Ces vers étoient des lombrics d'une grandeur et d'un volume extraordinaires. Il n'entroit à l'hôpital que des militaires atteints de fievre ; les autres, sans discontinuer leur service, après avoir pris quelques doses de la poudre vermifuge du formulaire des hôpitaux, rendoient par les selles une quantité excessive de vers, et guérissoient promptement : il y en a qui en ont évacué jusqu'à deux cents par nids et pelotons, et dont la plupart étoient vivants.

Le diagnostic de cette maladie étoit aisé à saisir, la dilatation de la pupille, la couleur bleue et terne des yeux, le prurit du nez, la tension de l'abdomen, et les coliques, sont les symptômes qui indiquent d'une maniere indubitable l'existence des vers dans les intestins.

L'usage du mauvais poisson, de la viande salée, l'excès des végétaux et de l'huile, la saison douce et tempérée, chaude et humide de l'hiver, la mauvaise nourriture, en un mot l'appauvrissement des sucs digestifs ont donné lieu à cette épidémie. Mais peu importe la cause de la génération des vers dans le corps humain, il suffit de connoître les signes qui en indiquent la présence, et les remedes par lesquels on peut les chasser du corps.

Dans le traitement de ces fievres vermineuses j'ai commencé, comme dans les autres, par un

vomitif; toujours le malade rendoit des vers, et quelquefois ils étoient vivants: les premieres voies étant évacuées, je prescrivois l'usage des vermifuges en poudre et en infusion; les vers, ressentant l'impression de ces remedes, s'agitoient, et occasionnoient aux malades des coliques extrêmes; pendant le sommeil plusieurs en rendoient par la bouche, et d'autres en étoient pour ainsi dire étouffés.

Après l'usage des vermifuges continués pendant deux ou trois jours, la plupart des vers étoient morts; un purgatif les évacuoit, et la fievre disparoissoit. Le quinquina étoit inutile; si même on l'employoit avant l'évacuation de ces insectes, la fievre récidivoit après quelques jours, et quelquefois il a été pernicieux. Un militaire d'un tempérament lâche et pituiteux, atteint dans le principe de l'épidémie d'une fievre double-tierce, après en avoir fait usage, périt dans le *coma*. L'ouverture du cadavre fit voir beaucoup de lombrics, et il n'en avoit eu aucun symptôme. Dans le même temps les citoyens Morel, de la septieme, Fernand, soldat, Poltier, lieutenant de la dix-neuvieme demi-brigade, et Mella, aspirant de la marine, atteints de fievre double-tierce rebelle, n'ayant aucun symptôme de vers, et n'en ayant rendu ni par le vomitif, ni par le purgatif, furent mis à l'usage du quinquina pendant quelques jours; les accès restant les mêmes, je soupçonnai l'exis-

tence des vers ; je leur administrai les vermifuges, qui les évacuerent, et aussitôt la fievre disparut. L'aspirant, dans l'espace de quelques jours, en rendit plus de cent ; il les arrachoit tout vivants de sa bouche ; et la nuit qui suivit la premiere administration des vermifuges, il faillit à être étouffé par ceux qui étoient dans l'œsophage. Après ces essais je discontinuai l'usage du quinquina ; et toujours la fievre a cédé à l'évacuation des vers. Dans le mois de nivose l'épidémie se développa avec une extrême violence, et on vit en périr tout-à-coup plusieurs individus. Un officier de la septieme, nommé Noirot, sujet à l'épilepsie, un soldat de la dix-neuvieme, un matelot, et un bourgeois, tous jeunes et robustes, moururent subitement. Dans le même temps deux militaires, l'un atteint depuis quarante-huit heures, et l'autre depuis vingt-quatre, d'une fievre double-tierce, entrerent à l'hôpital, le premier dans la division du citoyen Greck, et le second dans la mienne. D'après l'indication nous les faisons vomir, et le lendemain ils sont morts.

On fit ouvrir les cadavres de tous ces individus ; et on trouva dans les intestins, dans le ventricule, et même dans l'œsophage, une quantité prodigieuse de vers ; l'endroit des intestins où ils étoient nichés étoit sphacélé.

Ces morts subites répandirent par-tout la consternation la plus grande. Chacun se mit alors à

l'usage des vermifuges, ceux même qui n'avoient aucun symptôme de l'existence des vers; moi-même je pris ce parti; et j'en rendis douze d'une grandeur et d'un volume étonnants.

Cette épidémie, quoique très générale, a été peu mal-faisante et peu meurtriere. Le vin qu'on distribua aux soldats, et sur-tout le renouvellement du printemps la firent disparoître.

Deuxieme semestre.

La température de ventose s'est prolongée au 15 germinal; mêmes vents de nord-ouest, même froid humide.

Du 15 germinal jusqu'au 30 messidor la chaleur est allée en augmentant; le thermometre a monté du treizieme au vingt-deuxieme degré; les vents ont été alternatifs et très foibles; il n'y a eu que quelques coups de vents grand-frais de nord-ouest.

Au commencement du mois de thermidor la chaleur bien loin d'augmenter a considérablement diminué; le thermometre est retombé au dix-neuvieme degré; les vents ont été continuellement au nord-ouest.

L'atmosphere se chargea d'électricité; les nuages augmenterent; on entendit quelques coups de tonnerre; et le troisieme jour de ce mois il tomba de midi à deux heures une averse qui

rafraîchit l'atmosphere. La constitution de ce mois présente un phénomene rare à Malte ; et, ce qui n'est pas moins extraordinaire, c'est que du 1^er^ germinal au 30 thermidor le ciel a été le plus souvent couvert de nuages : cela est d'autant plus singulier qu'à la même époque il faisoit en France infiniment plus chaud.

Les premiers jours de fructidor la chaleur se fit vivement sentir : le thermometre remonta ; il étoit au vingt-sixieme degré le 22 du mois, jour du départ des Français de Malte. Les vents d'est et de sud-est régnerent constamment pendant ce mois ; et le 23 et le 24, lorsque nous étions en mer, vis-à-vis la Sicile, ils apporterent une chaleur si forte et si brûlante, qu'on ne pouvoit y résister : c'est la plus vive que nous ayons éprouvée pendant notre séjour dans ce climat.

Durant ce mois le ciel a été serein et sans nuages.

Maladies.

Pendant ce semestre, sur-tout les trois derniers mois, régnerent ensemble les fievres pernicieuses et les fievres catharrales ; ce qui prouve qu'il existe un rapport entre ces maladies. Il seroit à souhaiter qu'une plume habile le fît connoître, et le déterminât d'une maniere précise et appuyée sur l'observation. Elles furent compliquées de vers,

sur-tout dans le mois de thermidor. Avant d'en parler je vais rapporter le cas suivant, le seul qu'il y ait eu dans les trois premiers mois digne d'être relaté.

Volvulus.

Le 20 du mois de germinal entra à l'hôpital le citoyen Lalose, officier de la dix-neuvieme demi-brigade, âgé de vingt-deux ans, d'un tempérament sec et bilieux, extrêmement sensible, et épuisé par les plaisirs de Vénus. Depuis huit jours il étoit atteint d'une passion iliaque; il vomissoit continuellement, il étoit constipé, et éprouvoit des douleurs extrêmes au bas-ventre. L'officier de santé qui le soignoit commença le traitement de cette maladie par un *vomitif,* et le continua par l'usage des anodins, des antispasmodiques, des lavements, et des purgatifs; il lui appliqua sur l'abdomen des fomentations émollientes : mais tout fut inutile.

Étant dans un état désespéré, son camarade de chambre ne voulant pas avoir le désagrément de le voir mourir, le fit porter à l'hôpital le huit de sa maladie.

Les forces étoient abattues, le pouls petit et concentré, la face presque hippocratique, et la gangrene menaçoit les intestins. Je désespérai alors de sa guérison. Je lui prescrivis la plupart des

remedes dont il avoit déja fait usage, avec un bain et six onces d'huile d'amandes douces; je fis renouveler sur le soir le bain et la potion huileuse, mais ce malheureux n'en retira aucun avantage, il continua à vomir même jusqu'aux excréments.

Malgré mon peu d'espoir pour sa guérison, je tentai l'expérience suivante.

Jugeant que la cause immédiate de la maladie étoit un spasme des intestins, j'essayai de le détruire en établissant dans les parties éloignées (inférieures) une autre irritation plus forte. Je voulus établir dans ces parties un nouvel appareil de mouvements pour détruire celui fixé dans les intestins. A cet effet, le neuvieme jour de sa maladie, deuxieme de son entrée à l'hôpital, j'ordonnai de larges vésicatoires, des ventouses scarifiées, des aspersions d'eau froide sur les deux jambes, et sur l'abdomen des fomentations émollientes. Après avoir fait arroser le pavé d'eau froide, j'y fis marcher plusieurs fois le malade, soutenu par deux infirmiers.

Ce que les remedes dont j'ai parlé ci-dessus n'avoient pu obtenir, je l'obtins par ce moyen; car la nuit suivante le malade éprouva un mal-être extrême, des borborigmes, et un accès de fievre violent; le vomissement, la douleur avoient diminué, et la constipation étoit la même.

On répéta durant le jour les mêmes remedes, et sur le soir, après une légere selle, le vomissement

et la douleur de l'abdomen cesserent entièrement. Un chirurgien intelligent étoit continuellement à côté du lit du malade pour me rendre compte de sa situation.

Pendant la nuit il survint, me dit-il, un second accès de fievre plus violent que le premier ; il fut compliqué de délire et d'assoupissement, avec le pouls petit et accéléré : il rendit, au moyen d'un lavement pris de bon matin, deux selles abondantes de matieres dures et concretes.

A la visite du matin je trouvai le pouls naturel, sans altération, la tête dans le coma, et un léger délire, la langue noire, seche, les yeux étincelants, la figure enflammée, avec insomnie et incontinence d'urine ; mais tous les symptômes qui caractérisent le volvulus étoient dissipés ; *febris convulsionem solvit.*

Ces symptômes m'indiquerent qu'à la premiere maladie avoit succédé une fievre intermittente pernicieuse. Ayant obtenu des vésicatoires le succès que j'en attendois, je les fis enlever, et j'ordonnai des fomentations émollientes sur les extrémités inférieures, et sur la tête et le front des compresses trempées dans l'eau froide et le vinaigre. Le malade en ressentit sur-le-champ un soulagement considérable ; il prit en même temps une once de quinquina uni à deux grains d'opium, qui rendirent plus foible le troisieme accès. Après avoir fait usage pendant trois jours de la même dose de ce

spécifique, sa fievre disparut, ainsi que tous les symptômes dont j'ai parlé ci-dessus. Il continua pendant quelque temps l'usage du quinquina à petites doses, qui lui rendit sensiblement l'appétit et les forces. Étant heureusement guéri, le 10 floréal il sortit de l'hôpital jouissant d'une parfaite santé.

J'ai dit que les maladies régnantes ont été compliquées de vers, sur-tout pendant le mois de thermidor : en effet la température douce et humide de ce mois les renouvela d'une maniere étonnante ; on vit de nouveau les mêmes phénomenes dont j'ai déja parlé.

Comme on avoit consommé la *mousse de Corse* qui étoit à la pharmacie, on employa avec le même succès celle qui se trouve dans les ports de Malte ; *la petite* est *la meilleure :* ceux qui n'avoient pas de fievre la prenoient en substance avec du vinaigre et de l'huile d'olives ; mais ayant observé sur mes malades et sur moi-même qu'elle produisoit des cardialgies, qu'à plusieurs elle avoit procuré la diarrhée ou la dyssenterie, je la prescrivis en infusion avec le plus grand succès et sans inconvénient.

Dans l'ouverture des cadavres je n'ai point observé les phénomenes cités par différents auteurs dans de pareilles épidémies ; malgré le volume, la grandeur, et la quantité prodigieuse de vers, je n'en ai vu que dans le ventricule, les intestins, et l'œsophage.

Je reviens aux fievres intermittentes : elles conserverent le type de doubles-tierces, mais le rapprochement des paroxysmes ne les distinguoit nullement des continues rémittentes; elles étoient difficiles à connoître par la tendance qu'elles avoient à s'éloigner du type des intermittentes pour prendre la forme des continues; les unes (c'étoit la plupart) prenoient le caractere d'intermittentes soporeuses et délirantes, les autres celui de diaphorétiques : j'en ai vu une seule sous celui de cataleptique. Voici les symptômes qui caractérisent ces fievres, et que j'ai scrupuleusement observés.

Chaque jour sur le soir se renouvelle leur paroxysme; elles ne présentent aucun intervalle parfaitement libre : leurs paroxysmes sont tels que l'un finit où commence l'autre; ils ne s'annoncent point par un accès de froid, du moins ils est presque insensible et avorté : ils commencent par une très grande chaleur; la peau est brûlante et âpre; la langue se seche, devient aride et noire; la soif est extrême, la douleur de tête grande, la figure enflammée, les yeux étincelants; la tête est dans le délire, ou l'assoupissement, ou dans l'état cataleptique ; souvent il se joint des sueurs d'un très mauvais augure : les forces musculaires sont nulles, il y a une très grande prostration de forces; le pouls est fiévreux, petit et accéléré : cet état se prolonge jusqu'au lendemain le matin, où la ré-

mission commence à se manifester. La fievre continue presque toujours, mais vient le moment où elle est presque nulle, ou à peine sensible; alors le malade éprouve un mieux être ; la peau est douce, la chaleur moins âcre; la tête plus libre. Ces symptômes ont été également observés et rapportés par plusieurs médecins.

Lorsque j'avois reconnu que ces fievres étoient de véritables intermittentes masquées, il restoit une grande difficulté. Quand un malade entroit à l'hôpital, il s'agissoit de prononcer, d'après les accès qu'il avoit eus, si la fievre étoit ou deviendroit pernicieuse; cela étoit d'autant plus important, que, l'indication mal saisie, il succomboit au troisieme ou quatrieme accès, ou du moins il couroit de grands dangers : si le malade étoit sur-tout d'une fibre lâche, s'il n'avoit éprouvé aucun ou presque aucun sentiment de froid, et si la tête avoit été embarrassée, il n'y avoit pas de doute que la fievre ne fût pernicieuse, et qu'il ne fallût y porter un prompt secours. Abandonnée à elle-même, elle entraîne indubitablement le malade; et, quand elle est portée au dernier degré d'intensité, elle est toujours mortelle.

Dans cette maladie il faut s'opposer promptement au retour de l'accès, et se hâter dans le traitement. Le quinquina, d'après l'expérience, est le seul remede.

Après avoir fait vomir le malade le jour même

de son entrée à l'hôpital, je lui administrois le lendemain le quinquina à la dose d'une once; souvent, sans avoir fait précéder le vomitif, j'administrois ce spécifique le jour de son arrivée; je choisissois le moment où la fievre avoit cessé, ou étoit presque nulle. L'action de ce remede est d'autant plus énergique qu'une plus grande quantité est administrée dans un temps plus court: je l'ai vu donner infructueusement dans cette maladie quoiqu'à la dose de deux onces; c'est qu'il étoit donné dans des espaces trop reculés. Lorsque j'étois parvenu à supprimer les accès de cette fievre et à la guérir, pour en prévenir le retour, je faisois continuer pendant plusieurs jours l'usage du quinquina, mais à petites doses. Avec cette méthode à peine ai-je perdu un seul malade dans les premiers mois; mais il en est mort quelques uns dans celui de fructidor: j'en attribue la cause au changement de température, ou à la différence du quinquina. Dans le mois de fructidor régnerent les vents de sud et sud-est, et dans les autres régnerent ceux de nord et nord-ouest; les uns débilitent la machine, et les autres la vivifient.

Avec le quinquina je prescrivois les apozemes amers, les boissons ou limonades froides, et je faisois appliquer sur la tête et sur le front des compresses trempées dans l'eau froide et le vinaigre.

Telles ont été les maladies que j'ai eu à traiter pendant le séjour des Français à Malte.

Tableau de mortalité par mois.

NOTA. L'auteur avoit fait ce tableau par division ; mais on s'est contenté de rapporter la récapitulation des quatre divisions. On a également supprimé le tableau du mouvement des fiévreux, qui y étoit joint.

MOIS.	SORTANTS.	MORTS.
Prairial an 6.	25	0
Messidor	80	5
Thermidor.	100	4
Fructidor et jours complément	128	3
Vendémiaire an 7.	128	9
Brumaire	127	10
Frimaire	101	13
Nivose	181	23
Pluviose.	170	8
Ventose.	177	22
Germinal	197	28
Floréal	170	49
Prairial.	153	108
Messidor	185	65
Thermidor	189	37
Fructidor et jours complément	155	20
Vendémiaire an 8.	92	27
Brumaire	92	13
Frimaire	87	6

Suite du tableau.

MOIS.	SORTANTS.	MORTS.
Nivose	111	21
Pluviose	158	11
Ventose	207	4
Germinal	86	13
Floréal	51	6
Prairial	37	4
Messidor	92	4
Thermidor	128	5
Fructidor	114	7

RÉCAPITULATION.

savoir :

1re division	1,909	147
2me division	1,087	198
3me division	306	96
4me division	219	84
TOTAUX	3,521	525

RÉFLEXIONS.

Dans les salles des fiévreux du 26 prairial an 6 au 28 fructidor an 8, il est guéri 3,521 malades, et il en est mort 521 ; 300 sont péris de scorbut,

et la plupart des autres ont succombé à la phthisie pulmonaire, ou à la diarrhée.

La mortalité, dans toutes autres circonstances, paroîtroit peut-être considérable; mais elle l'est peu relativement à celles où se trouvoit l'hôpital de Malte; il étoit dépourvu des choses nécessaires au traitement des maladies, sur-tout du scorbut.

Pendant les deux années qu'a duré le blocus de la ville, chaque malade n'a eu journellement qu'environ une once de viande de bœuf ou de mouton pendant la premiere, et de cheval, d'âne, ou de mulet pendant la seconde; on tuoit par décade un de ces animaux: les autres aliments étoient du riz, des haricots, du poisson, et quelques œufs: ceux-ci étoient si chers (1) et si rares, qu'on ne pouvoit en donner qu'un seul à un malade, et que, lorsqu'il y en avoit, on les distribuoit aux plus malades; de même on ne pouvoit lui prescrire plus d'une demi-ration de vin, et on devoit en prescrire moins toutes les fois qu'il seroit possible sans compromettre la santé du malade.

A cela ajoutons que les prescriptions des officiers de santé n'ont point été exécutées, sur-tout pendant l'an 8. Le directeur n'avoit la plupart du temps à faire distribuer que des haricots à des malades auxquels on avoit ordonné des œufs ou autres aliments légers.

(1) Un œuf valoit 24 sous.

Je n'oublierai pas d'observer que la différence de la mortalité qu'il y a eue dans les quatre divisions provient de ce que les deux dernieres n'ont existé, comme on l'a vu sur le tableau de mortalité, que dans le fort de l'épidémie, et qu'elles étoient dans des locaux moins salubres que les autres.

Post-scriptum.

Depuis que j'ai écrit ce mémoire, j'ai lu l'*Histoire Médicale de l'armée d'Orient,* que vient de publier le médecin en chef Desgenettes; entre autres faits précieux et entièrement nouveaux, que contient ce bel ouvrage, j'ai remarqué que les affections vermineuses avoient régné pendant la peste de Syrie de l'an 7, et qu'une fievre catharrale avoit précédé la peste d'Egypte de l'an 9.

TABLE

DES MATIERES.

PRÉAMBULE, page 5

PREMIERE PARTIE.

TOPOGRAPHIE DE MALTE.

SECTION PREMIERE.

Description physique de l'isle et de la ville de Malte, 9
De la terre, et de ses productions, 12

SECTION II.

Influence des causes physiques, générales, et communes, sur la santé, 1

DE L'AIR, *ibid.*

Du printemps, 16
De l'été, 17

De l'automne, page 17
De l'hiver, 18
Cause de la différence entre la chaleur et le froid réel, et la chaleur et le froid sensible, 19
Des eaux, 20
Des aliments, 21
Des exercices, 22
Des vêtements, *ibid.*

SECTION III.

Influence du climat de Malte sur ses habitants dans l'ordre physique, moral, et politique, 23
Tempérament, *ibid.*
Caractere, 24
Habitudes, *ibid.*
Mœurs, 25
Religion, *ibid.*
Gouvernement, 26

SECTION IV.

Considération sur les maladies du climat de Malte, et leur traitement, *ibid.*

SECTION V.

Considération sur les causes de salubrité et d'insalubrité de la ville de Malte, 30

Des cimetieres, page 31
Des lazarets, *ibid.*

Description de l'hôpital de Malte, 32

II^me^ PARTIE.

Description ou histoire des maladies qui ont régné à Malte parmi les troupes françaises sur la fin de l'an 6, *et pendant les années* 7 *et* 8, 37

Constitution des mois prairial, messidor, thermidor, fructidor, et jours compl. de l'an 6, *ibid.*
Maladies, 38
Fievres bilieuses, etc., *ibid.*

Constitution des mois vendémiaire, brumaire, et frimaire de l'an 7, 39
Maladies, *ibid.*
Fievres bilieuses, d'accès, etc., *ibid.*

Constitution des mois nivose, pluviose, ventose, même année, 41
Maladies, *ibid.*
Scorbut, *ibid.*

Constitution des mois germinal, floréal, prairial, même année, 42

Maladies, page 42
Scorbut, 43
Description du scorbut, 44
Différentes observations, 46
Ouverture des cadavres, 47
Traitement, 49
Héméralopie, 55
Description, 56
Traitement, 57

Constitution des mois messidor, thermidor, fructidor, et jours complémentaires, méme année, *ibid.*
Maladies, 58
Fievres tierces, *ibid.*
Fievres quartes, *ibid.*
Observations, 59
Fievres putrides, 60
Cholera-morbus, *ibid.*
Diarrhée, *ibid.*
Phthisie pulmonaire, 61

Constitution du premier semestre de l'an 8, 62
Maladies, *ibid.*
Fievres tierces intermittentes vermineuses, 64

Constitution du deuxieme semestre, 67
Maladies, 68

Volvulus, page 69
Fievres doubles-tierces vermineuses, 72
Fievres doubles-tierces ataxiques, 74

Tableau de mortalité par mois, 76

FIN DE LA TABLE.

БУКИНИСТЪ В.КЛОЧКО
С.П.Б. ЛИТЕЙНЫЙ ПР
LIBRAIRE V.KLOTSCHK
PETERSBOURG LITEINAJA

LIBRARY OF CONGRESS
0 029 973 602 7